

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **23 (1889)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Le rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Décembre 1889.

Ce journal paraît une fois par mois.

On s'abonne chez M^le Prof. Fritz Tripet, à Neuchâtel, au prix de fr. 2.50 par an pour la Suisse et fr. 3 pour l'étranger.
Abonnement pris dans les Bureaux de Poste, au prix de fr. 2.70 pour la Suisse et fr. 3.50 pour l'étranger.

RUSE D'OISEAU

Le lagopède n'est pas, semble-t-il, le seul oiseau qui cherche, en fuyant à petits pas devant le voyageur, à l'écarter de son nid. Nous avons observé que le petit bruant jaune procède de la même façon.

C'était à la fin de Juillet; nous étions au Marais de la Chielle, M^r S., sa femme et moi, occupés à peindre. Deux jolis petits bruants à tête jaune, à corps olivâtre tacheté de noir et à queue rougeâtre, sautillaient dans l'herbe non loin de nous. Ayant remarqué que nous les considérions avec trop d'intérêt sans doute, ils se cachèrent dans l'herbe. Comme j'avais fait quelques pas de leur côté pour les examiner de plus près, la femelle vint tout à coup se poser à quelque distance de moi; elle ne se cachait nullement, se glissant dans l'herbe sans songer à dissimuler sa présence. Elle se dirigea vers la rivière, comme pour y boire; puis, comme je m'approchais, elle fit quelques pas de côté. On aurait dit même qu'elle faisait semblant de boiter, car de temps en temps elle trébucha. Au moment où je voulus essayer de saisir le joli oiseau, non pour lui faire du mal, on le comprend, mais pour l'examiner de plus près, il s'éloigna de deux ou trois mètres, puis répéta le même manège, autant de fois que je m'approchai de lui. Il tourna très gentiment autour de M^r et de M^{me} S., qui me regardaient faire, fit un crochet, puis un détour, toujours à portée de ma main. Je crus comprendre qu'il cherchait à m'éloigner de son nid, et je continuai à le poursuivre. Soudain, au milieu d'un champ, assez loin de l'endroit où nous étions assis, il s'envola à tire-d'aile et je ne le revis plus. Je n'eus pas le loisir de me mettre à la recherche du nid, mais je notai le fait pour ainsi dire sur nature.

Juillet 1889.

Alf. Gadet.

TÉNACITÉ DE LA VIE CHEZ LES VIPÈRES

Samedi 5 Octobre, à 3 heures de l'après-midi, Emile Borel-Gertsch, élève de l'école secondaire de Flevier, m'apportait une vipère vivante (*Vipera aspis*), la tête prise dans un bâton fendu, et dont la longueur totale atteignait 59 centimètres. voulant la tuer sans l'endommager, je la mis dans un bocal d'alcool dénaturé, mais quand je l'en tirai, une demi-heure plus tard, elle recommença immédiatement à souffler contre moi et à se tordre comme au premier moment.

Cette vipère était remarquable par la grosseur de son abdomen. Je l'ouvris avec une paire



FLEURIER

de ciseaux et j'en tirai 9 petites créatures vivantes, très jolies, de 20 centimètres de longueur chacune et de la grosseur d'un crayon. Ensuite je vidai entièrement la sipère de tous ses organes internes et je la déposai à côté de moi sur un journal. Il était alors 4 heures du soir, et jusqu'à 8 heures encore, aussitôt que je lui touchais seulement le bout de la queue, elle se mettait à se

tordre, à soulever, à ouvrir et à refermer son corps vide. Pour en finir, je la remis dans l'alcool et dès ce moment je n'aperçus plus aucune trace de vie chez elle.

Quelques jours auparavant, étant à la montagne (près du Mont de Couvet), je trouvai dans une ornière les débris d'une couleuvre qui avait été prise probablement pour une sipère et traitée en conséquence. Un paysan qui passait me dit : "Mais c'est une sipère, une toute vraie, je les connais bien." Comme je soulevais les débris, j'aperçus 3 petites couleuvres mortes, un peu plus petites que les jeunes sipères dont j'ai parlé plus haut et parfaitement conformées. Sans doute elles n'étaient pas écloses encore au moment du massacre de leur mère, elles étaient donc probablement venues au monde dans cette ornière, puis mortes sur place.

Fleurier, Octobre 1889.

E. Hülliger, prof.

CRISTAUX DE GLACE DANS LA GLACIÈRE DE MONLÉSI (VAL-DE-TRAVERS)

Dans une course faite récemment à la glacière de Monlési, j'ai eu l'occasion d'observer de magnifiques cristaux de glace, très bien formés et fort développés, dignes d'être mentionnés à cause de leurs dimensions peu communes.

La glace cristallise dans le système hexagonal, témoin ces cristaux de neige à six branches, dont le dessin est d'une élégance et d'une délicatesse remarquables. Des pyramides à douze faces, des prismes à six pans, des rhomboédres et deux plans hexagones appelés faces basiques, constituent ses formes cristallines les plus répandues.

Les cristaux de la glacière de Monlési sont des cristaux aplatis ou tabulaires, ayant 5 à

30 millimètres de largeur, sur 2 à 4 millimètres d'épaisseur ou de hauteur. Ils présentent les faces hexagones basiques prédominantes, combinées à celles d'une pyramide à douze faces, ainsi qu'à celles d'un prisme à six pans. La pyramide, qui est très surbaissée et dont les angles sont par conséquent très obtus, est généralement beaucoup plus développée que le prisme; ce dernier ne se rencontre du reste pas dans tous les cristaux.

La présence de cristaux de glace dans les glaciers naturelles n'est pas un fait nouveau et a déjà été signalée par plusieurs observateurs; mais rarement ceux-ci nous ont fourni des détails aussi exacts sur leur forme.

Trenchéat, le 14 Septembre 1889.

E.

LES FOUGÈRES RUSTIQUES

par Henry Correvon, directeur du Jardin Alpin d'acclimatation, à Genève.



*Polypodium
Vulgare.*

D'après H. Correvon

Il n'existait jusqu'à ce jour aucun ouvrage spécial, écrit en français, sur les Fougères qui peuvent être cultivées en pleine terre dans l'Europe centrale et plus spécialement en Suisse. M. H. Correvon vient de combler cette lacune par la publication d'un volume de 240 pages, illustré de nombreuses gravures, en vente chez l'auteur et dans toutes les librairies, au prix de 5 francs. Nous nous empressons de signaler cet ouvrage à l'attention des horticulteurs en particulier, ainsi qu'aux amateurs de Fougères; il est le résultat d'expériences personnelles et d'études consciencieuses faites par l'auteur pendant plusieurs années.

Après avoir passé successivement en revue le rôle des Fougères dans les périodes géologiques, la classification, la structure anatomique et le développement de ces végétaux, leur mode de reproduction, leur dissémination et la place qu'ils occupent dans la nature, M. Correvon décrit 97 espèces rustiques, dont 44 appartiennent à la flore suisse, et il fournit à l'égard de chacune d'elles certaines particularités sur l'habitat, la composition du sol, etc.

Un chapitre spécial contient, avec de nombreux détails, les meilleurs procédés de culture et d'acclimatation, ainsi que des conseils sur les soins à donner aux Fougères rustiques cultivées en appartement. Le volume se termine par des indications précieuses pour la plantation d'une fougèraie et la situation la plus favorable à son emplacement.

Nous recommandons d'autant plus volontiers à nos lecteurs la publication de M. Correvon qu'elle vient d'être

couronnée par un jury institué par la Société d'horticulture de Genève et composé de botanistes et d'horticulteurs de mérite.

F. Cripet, prof.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

D....., le 3 Septembre 1889.

Voici un petit fait qui pourra peut-être intéresser les lecteurs du Rameau de Sapin.

L'autre jour on m'apporta un champignon colossal que l'on avait trouvé dans la forêt de Villiers. Ce champignon, de la famille des Polypores, ne pesait pas moins de 6 kilogrammes ! Son plus grand diamètre était de 55 centimètres. Il était composé de plusieurs étages de chapeaux se recouvrant les uns les autres, mais n'ayant tous qu'une seule tige centrale. Ce champignon monstre avait poussé, - comme le font du reste tous les polypores, - sur une vieille souche d'arbre à moitié pourrie.

Se ne sais si on en a déjà observé qui atteignissent de telles dimensions.

* * *

Puisque je tiens la plume, j'en profiterai pour poser une question. Voici à quel propos :

La nuit dernière, comme je travaillais près de la fenêtre ouverte, j'entendis tout à coup dans le verger voisin, à une demi-portée de fusil à peine, des cris aigus que je pris d'abord pour des cris de détresse d'un oiseau. Se me dit que c'était sans doute une pie, ou un autre volatile de taille respectable qui avait été surpris dans son sommeil par un chat, une fouine ou un hibou. Mais bientôt je reconnus que ce n'étaient point les cris d'un animal en détresse, ni même des cris d'oiseau en général. C'était une succession de piaulements, de ronflements et de grognements rappelant bien plutôt les cris d'un petit cochon de lait. Puis, en prêtant à ces cris une oreille encore plus attentive, je remarquai que l'animal qui les poussait desait courir sur le sol avec rapidité, allant et revenant comme un chien courant qui suit la piste d'un lièvre. Ses cris étaient beaucoup trop gutturaux pour être ceux d'un renard et ils n'avaient aucune analogie, même éloignée, avec ceux d'aucune espèce de chien.

La nuit était si profonde qu'il eût été absolument inutile de sortir pour essayer d'approcher davantage : on n'apercevait rien à deux pas devant soi. Se restai donc à ma fenêtre ouverte et pus constater que ces cris, qui avaient duré une ou deux minutes pour cesser brusquement, se renouvelèrent quelques instants plus tard presque à la même place, ce qui me parut encore plus étrange, car si c'eût été un animal en chasse, il aurait eu le temps d'être déjà bien loin.

Voici donc ma question : Quel est le quadrupède - car ce n'était certainement pas un oiseau - dont le cri ressemble à ceux dont je viens d'essayer de faire la description ? Les deux seuls noms qui se soient présentés à mon esprit, comme possibles, sont : le **herisson** et le **blaireau**. Mais le blaireau crie-t-il ? le herisson a-t-il une voix ?

Se serais bien reconnaissant à celui des lecteurs du Rameau de Sapin qui pourrait me donner à ce sujet une réponse satisfaisante.

R.

La Rédaction du Rameau de Sapin espère que les abonnés actuels voudront bien lui continuer leur sympathie en 1890 en ne refusant pas le N° de Janvier qui leur sera adressé au commencement de l'année et en lui procurant un plus grand nombre de lecteurs. De son côté, la Rédaction s'engage à faire le mieux possible pour rendre le Journal toujours plus instructif et intéressant.

Erratum : Page 35, ligne 22, le lecteur est prié de remplacer le mot *Ranunculus* par celui de *Dracunculus*.